

CAHIERS 54
METANOIA

54

1988

revue trimestrielle

CAHIERS METANOÏA

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Sauzet
Tél. 75.90.30.44

Association déclarée loi de 1901
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 6-88

Imprimerie du Crestois
26400 CREST

Dépôt légal n° 6-88

SOMMAIRE

EDITORIAL

DU DISCERNEMENT A LA VIE

p. 3

COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS
LOGION 66

p. 5

RECHERCHES

L'ILLUMINATION COMANCHE (suite),

par Stephen JOURDAIN

p. 11

L'EN-JE DE LA CONSCIENCE par Raymond OILLET

p. 16

INCARNATION - THEOPHANIE par Emile GILLABERT

p. 19

MEDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

p. 25

LE MONAKHOS AUJOURD'HUI

p. 27

BIBLIOGRAPHIE

p. 30

POESIES

p. 35

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'éta-lage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

— Cahiers 1975	150.00 F.
— Cahiers 1976	150.00 F.
— Cahiers 1977	150.00 F.
— Cahiers 1978	150.00 F.
— Cahiers 1979	150.00 F.
— Cahiers 1980	150.00 F.
— Cahiers 1981	150.00 F.
— Cahiers 1982	150.00 F.
— Cahiers 1983	150.00 F.
— Cahiers 1984	150.00 F.
— Cahiers 1985	150.00 F.
— Cahiers 1986	150.00 F.
— Cahiers 1987	150.00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adressons, contre 15 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou

ÉDITORIAL

Je m'émerveille de ceci :
comment cette grande richesse
a habité cette pauvreté.

log 29

DU DISCERNEMENT A LA VIE

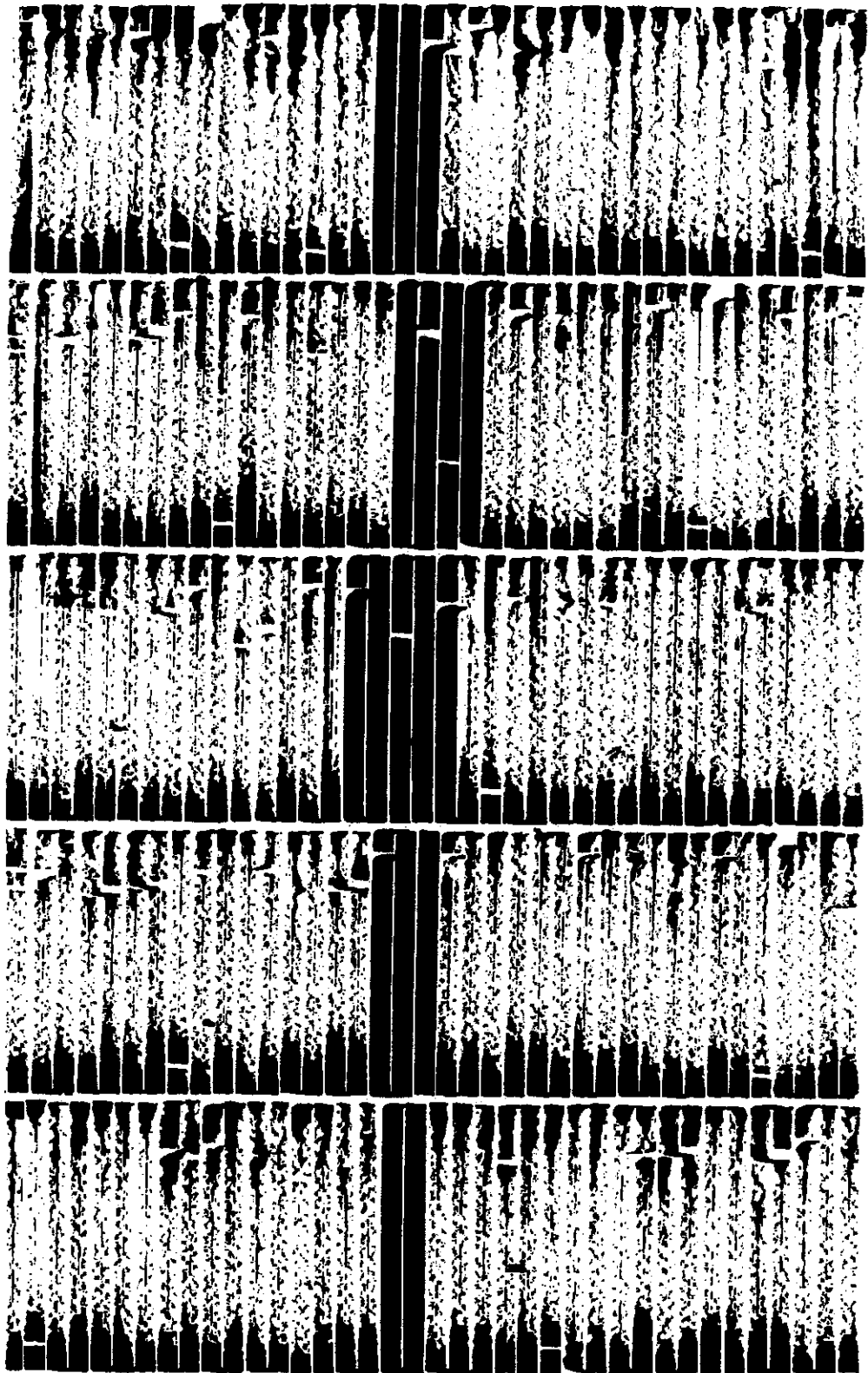
Les deux prochains logia, 66 et 67, qui vont nous requérir, font état l'un et l'autre de quelque chose de fondamental qu'il s'agit de ne pas manquer : la pierre d'angle est indispensable à l'édifice (log 66), comme est vitale la connaissance, non pas dans l'acception philosophique du terme, mais bien dans la perception et la découverte en nous de notre être essentiel (log 67).

Jésus est le Vivant par excellence (log 52,59). Or il déclare que les Vivants ne meurent pas (log 11). Ce qu'il annonce est vrai d'abord pour lui-même. S'il ne meurt pas, j'en déduis qu'il n'est pas né car tout ce qui naît meurt. S'il n'est pas né, comment a-t-on pu parler à son sujet d'incarnation puis de mort et de résurrection ? Ne faut-il pas, pour approfondir l'identité de Jésus et en même temps la mienne, que je me penche sur ce qu'il a dit de lui-même et de moi ? De lui-même : "Je suis la Lumière qui est sur eux tous..." (log 17). De moi : "Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; moi aussi je serai lui" (log 108).

Ce que je découvre me permet de déduire que je vivais sous une fausse identité. Ne me connaissant pas, je ne pouvais oeuvrer correctement. L'édifice n'avait pas de fondement, pas de pierre d'angle. Cependant, même pourvu de la pierre d'angle, l'édifice n'est pas qu'une construction obéissant aux règles de l'art, c'est le lieu où vivre du monakhos, c'est la chambre nuptiale où le deux devient Un. Il ne me suffit donc pas d'apprécier l'équilibre, l'harmonie et la solidité de la construction car c'est une demeure où je dois vivre, où je veux vivre.

Le premier des deux logia me met en garde contre les fabrications mentales dont les prémisses sont fallacieuses parce que la pierre d'angle fait défaut. Le second logion m'enjoint de ne pas me satisfaire du discours, si charpenté soit-il ; tous les paramètres de la science ne sauraient se substituer à la vie : ce qui naît contient son arrêt de mort, le Vivant, lui ne meurt pas. Je dois m'assumer dans ma réalité sinon je suis privé de moi-même, sinon je demeure sous l'emprise du mental et continue de vivre sur le mode du manque en cherchant les moyens d'échapper au tyran : ascèse, yogas, mantras, techniques de méditation etc.. La situation devient de plus en plus cocace au fur et à mesure que je prends conscience que ce que je cherche est là. Je continue de fonctionner comme si j'attendais son avènement alors qu'il ne demande qu'à être reconnu. Décidément je ne peux indéfiniment m'axer sur le discernement tout en nourrissant l'espoir de déboucher un jour sur la Vie. A force de vouloir me garder à gauche, me garder à droite, tout en caressant l'espoir d'arriver au bout de la nuit, je risque d'être privé de ce que je suis. L'inanité des efforts devient de plus plus évidente. Je me dis de plus en plus souvent que c'est stupide de continuer à investir en pure perte une énergie colossale qui pourrait se trouver disponible pour le Grand Oeuvre. L'attention à la Présence s'en trouve décuplée, centuplée... Or, à un moment donné, s'impose avec une évidence absolue, que ce que j'attendais est déjà là - les lunettes que je cherchais partout avant de les découvrir sur mon nez - Le chercheur, qui aspirait à sortir de son emprisonnement, disparaît avec la prison. Il n'y a plus de mental. Il n'y en a du reste jamais eu. Il n'y a que Lui à jamais. L'état psychique a fait place à l'état naturel, la réalité a dissous la chimère.





Calligraphie réalisée par
Frank Lalou
pour le Cahier Métanoïa 54

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

*Jésus a dit :
Montrez-moi la pierre
que les bâtisseurs ont rejetée :
c'est elle, la pierre d'angle .
(log. 66)*

La pierre d'angle...

La plupart des jeunes architectes d'aujourd'hui semble ignorer la pierre d'angle... C'est sans doute que la technologie du béton n'utilise plus ce qui était considéré par les traditions d'antan comme une pièce maîtresse. Il y a déjà là de quoi méditer sur ce qui a valeur de symbole. La pierre d'angle confère à l'édifice sa structure inviolable, en fait le carré - symbole classique de la terre sur laquelle il est solidement implanté. Elle assure en principe à travers les siècles, la pérennité du temple.

Analogues aux mauvais guides dénoncés aux logions 3, 34 et 39, les bâtisseurs mis en cause sont de mauvais bâtisseurs. Tous négligent l'essentiel, soit par ignorance, soit délibérément pour s'assurer le monopole du pouvoir, tels ceux qui cachent les clés de la gnose...

Mais si le temple est la demeure du sacré, en principe inviolable et éternel... il appartient au manifesté. Les temples égyptiens, les temples grecs ont pu survivre, riches d'un message mystérieux. D'autres ont été victimes de la lente dégradation du temps. Certains, comme celui de Jérusalem ont subi la violence humaine. Etaient-ils l'oeuvre de "mauvais bâtisseurs" ?... Comment le savoir ? Jésus lui-même - le révolutionnaire gnostique n'est-il pas prêt à détruire un mystérieux édifice (log 78) ?

La pierre d'angle symbolique dont parle le maître concerne en fait le temple intérieur. Et comme il se sert d'une subtile maïeutique, il interpelle brusquement ses disciples qui devront eux-mêmes dégager l'essentiel, autrement dit la nature intemporelle de leur Etre intérieur. Une fois de plus, dans cet Evangile si simple en son langage qu'il peut paraître primitif, l'essentiel est révélé par une image familière du monde quotidien, comme le "gros poisson" du logion 8, comme la perle unique du logion 76.

Entendre ce langage avec l'oreille subtile de l'adepte, c'est refuser le destin des mauvais bâtisseurs. C'est maintenir en soi l'inébranlable certitude de son essence divine.

Paule



Avant même de chercher ce qu'est la pierre d'angle, je m'interroge avec angoisse sur quelle pierre les bâtisseurs ont bâti. Nul doute qu'il en soit de ces constructions-là ce qu'il en est du cep planté en dehors du Père : elles périront.

Toutes les générations ont vu s'écrouler leurs constructions et pourtant d'âge en âge, nous continuons à nous bâtir sur du sable.

C'est pourquoi Jésus nous enjoint de récuser le père et la mère, comme lui, afin de ne pas perpétuer pour nous-mêmes la tradition des bâtisseurs. Quant à montrer la pierre d'angle, Jésus nous demande de trouver l'introuvable. Les bâtisseurs l'ont rejetée parce qu'elle ne se voit ni ne se touche. Pourtant ne nous a-t-il pas promis :

"Je vous donnerai ce que l'oeil n'a pas vu
et ce que l'oreille n'a pas entendu,
et ce que la main n'a pas touché,
et ce qui n'est pas monté au coeur de l'homme".

Marie-France

La pierre d'angle... la pierre garantissant à la fois l'assise, l'équilibre et l'harmonie d'un édifice : pas toujours évidente pour un oeil peu exercé, mais nécessaire à tout maître-ouvrier soucieux d'assurer à son ouvrage des bases solides.

Cette pierre fondamentale, il se trouve des bâtisseurs pour la rejeter : curieux bâtisseurs de ne construire que vent sur sable ! Ils fourmillent cependant, et aujourd'hui plus que jamais, ces brasseurs de chimères, chantres de lendemains ou de mondes meilleurs, ces prophètes d'illusions ou autres bateleurs de l'invisible, apprentis-sorciers grands manipulateurs de consciences malades, tous ceux qui font profession d'alimenter le mythe d'un ailleurs prometteur de joie, de justice et de paix, afin de mieux perpétuer ici-bas, à leur profit, le règne et la grande misère de l'ignorance.

Ils ne sont qu'"aveugles guidant des aveugles", vers quelle issue sinon fatale...

Jésus, lui, nous invite à percevoir la pierre fondamentale, pierre de vérité sur laquelle prend appui pour rejeter tous les messagers de mort, nos modernes prophètes, scribes et pharisiens, tous ces professeurs de mensonge qui s'opposent à la percée gnostique, à la révélation du Vivant.

Retrouver les clefs de la gnose, n'est-ce pas précisément saisir, en un éclair, qu'il n'y a rien à bâtir, que Tout est déjà là et que je suis ce Tout, dans un éternel présent, dans une absolue plénitude ?

Mireille

Il est rare qu'un logion de l'Évangile selon Thomas ait son équivalent exact à la fois dans la Bible hébraïque et dans les Synoptiques : "la pierre qu'avaient rejetée les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue la tête d'angle" (Ps 118.22 ; Mt 21.42 ; Mc 12.10 ; Lc 20.17). Ce symbolisme de la pierre angulaire, aussi riche que complexe, est souvent mal compris.

Dans sa remarquable étude sur la question¹, René Guénon a clairement démontré que la pierre angulaire est la "pierre de faîte" située au sommet, et non l'un des quatre angles à la base de la construction. Si la pierre de base est la première posée à l'un des quatre coins (traditionnellement au Nord-Est), la pierre angulaire par excellence est celle qui, posée en dernier, se trouve au plus haut point. Pierre unique tant par sa forme que par sa position, elle est la "clef de voûte" qui couronne et soutient tout l'édifice. Par rapport aux quatre angles de base, elle est non pas seulement le cinquième angle, mais la "quintessence" de ceux-ci, l'angle des angles, le principe même du monde par lequel la multiplicité des autres angles est réduite à l'unité. Toute l'architecture est en effet logiquement ordonnée par rapport à elle et c'est elle qui lui donne son unité. Comme le dit Ananda K. Coomaraswamy, "le principe d'une chose n'est ni une de ses parties parmi les autres, ni la totalité de ses parties, mais ce par quoi toutes les parties sont réduites à une unité sans composition"².

Représentant à la fois le principe et l'achèvement ultime de toute chose, la pierre angulaire est, de par sa situation, "l'oeil du dôme" (cf le "troisième oeil"), le soleil spirituel dont les rayons se reflètent en chacune des pierres fondamentales des quatre angles, en vertu du principe d'analogie entre le premier et le dernier, entre le principe et la fin.

Chacune de ces quatre pierres est donc bien le reflet de la pierre d'angle, de la même façon que le diable est le reflet inversé de Jésus, véritable pierre philosophale. Jésus est le principe et la fin, l'alpha et l'omega de l'univers tout entier dont le temple est une représentation en miniature. Alors que les quatre pierres de base de forme cubique symbolisent la Terre, le dôme symbolise le Ciel. Par Jésus, pierre angulaire, s'opère l'union du Ciel et de la Terre, comme en témoignent les hymnes du rituel romain, par exemple cet hymne de la Fête de la Dédicace :

"Des hauteurs de l'Olympe,
Le Fils du Père souverain,
Pierre détachée de la montagne
Et tombant sur la terre,
A fait se rejoindre par les angles
La demeure d'En-haut et celle d'ici-bas"³

1. René Guénon, Symboles fondamentaux de la Science sacrée, XLIII, Gallimard.

2. cité par René Guénon, p.261.

3. Jean Hani, Les Métiers de Dieu, p. 88, éd. des Trois Mondes.

Les bâtisseurs qui rejettent la pierre d'angle, ce sont les psychiques : à cause de la forme spéciale et unique de celle-ci, ils ne peuvent en comprendre la destination. Seul le pneumatique est en mesure de la reconnaître car, possédant la Gnose, il sait découvrir le joyau véritable occulté par le monde :

"Au marché, un diamant était tombé à terre,
Et c'est là qu'il gisait tout couvert de poussière.
Bon nombre d'inconscients tout près de lui passèrent,
Mais seul le connaisseur sut le voir et le prendre !" (Kabir)

Sans cette pierre angulaire, sans ce joyau, toute construction est soumise à la loi du devenir, tout édifice est bâti sur du sable, car la clef de voûte n'est autre que celle de la Gnose, dérobée par les psychiques :

Les pharisiens et les scribes
ont pris les clefs de la Gnose
et ils les ont cachées (log 39).

"Science sans conscience n'est que ruine de l'âme", dit avec raison Rabelais. Le véritable savoir n'est pas la conquête du monde, mais la conquête de Soi, i.e. du Tout, par la Gnose :

"Celui qui connaît le Tout,
s'il est privé de lui-même,
est privé du Tout" (log 67).

Yves



La pierre d'angle, c'est la non-dualité. Dans l'Ev. selon Thomas, elle est visible aux log. 3, 11, 23, 24, 30, 48, 49, 61, 77, 89, 106, 114. Avec quel éclat ! Edifice qui comporte une vingtaine de thèmes, autant d'arches de lumière, d'attestations de l'Unique !

Aux log. 39 et 102, Jésus nous explique l'histoire indéfiniment répétée des grands bâtisseurs d'idéologies, ceux-là qui cachent les clefs de la Gnose et empêchent quiconque d'y accéder.

Ce qui adviendra est aux log. 40, 41, 43, 44, 45... Le cep planté hors du Père périra !

Vous vous étonnez que les églises exotériques aient défié tant de siècles ! Dites-moi au prix de quelles tortures dans la conscience, de quel gâchis.

Mais je sais tout du spectacle et du spectateur. La pierre d'angle, science de l'Un, m'est un appui inébranlable.

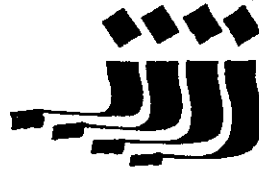
Je me répète les log. 70, 71, 72, comme des mantras. Je sais que si je m'abuse moi-même, je suis cette maison qu'il a tout pouvoir de renverser (log 71). Mais je demeure dans la ville "qui est forte...(et) ne peut pas tomber" (log 32).

A tous ceux qui viennent m'accuser d'avoir une histoire, d'être ce nom dévolu à un corps, je réponds qu'il n'est ni lieu pour mon repos (log 86), ni lieu pour m'emprisonner (log 68).

La vérité insupportable ? "Le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas" (log 113).

Hommes de Bien, réformateurs et révolutionnaires, vous n'êtes que pantins agités par l'ignorance !

Raymond



La pierre d'angle évoque la forme quadrangulaire de l'édifice. C'est surtout aux angles que s'exerce la poussée, d'où la nécessité de les renforcer par une pierre massive, dite pierre d'angle, laquelle est symétriquement orientée par rapport à l'ensemble. Sans cette précaution essentielle, l'édifice s'écroule si tant est qu'il puisse même être érigé.

C'est le vide intérieur qui justifie la construction. En l'occurrence, c'est cette base solide, qui permet le vide.

En somme, le mur est au vide ce que le corps est à l'Esprit. Le corps doit être désentravé des prétentions du mental pour devenir le lieu de l'Esprit : "Si l'Esprit est à cause du corps, c'est une merveille de merveilles". Pas n'importe quel corps. Pas n'importe quelle pierre, donc pas n'importe quel bâtisseur. L'Esprit choisit tel corps. Le bâtisseur choisit telle pierre. Mais l'Esprit ne violente pas la pseudo-personne qui s'entremet et veut agir à sa place. Son choix patient semble tributaire du bon vouloir de cette soi-disant entité ; il attend de pouvoir se dévoiler, acceptant de n'être pas reconnu, méprisé, repoussé, ajourné. L'Esprit connaît la façon de bâtir du monde. Mais le monde ne connaît pas la façon de bâtir de l'esprit, aussi ne le laisse-t-il pas oeuvrer. A la rigueur, il veut bien ne pas oublier l'auteur du Grand Oeuvre. Mais il veut se croire mandaté pour bâtir en ses lieu et place comme s'il pouvait connaître, comme si l'avant et l'après sur lesquels il se fonde pouvaient tenir lieu de présent. C'est ainsi que le monde prétend construire. Mais son travail est condamné par avance : "Celui qui a connu le monde, a trouvé un cadavre ; et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui". En revanche, "celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui". Celui-ci en découvrant son identité réelle, découvre en même temps la fonction du corps. Désormais, il peut faire l'économie du monde. Il le connaît et le situe par rapport au corps, comme il se connaît et s'actualise grâce au corps : "Celui qui a connu le monde a trouvé le corps ; mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui".

Emile

RECHERCHES

L'ILLUMINATION COMANCHE

(Suite du Cahier 53)

L'ENFANT-DIEU RENCONTRE LE DIABLE

Il est plus facile de parler du Diable que de Dieu. D'abord, bien sûr, le sujet vous met sous une moindre pression : si l'on dit une bêtise, si l'on donne un renseignement inexact, votre miroir, le lendemain, vous renverra bien l'image d'un criminel, mais l'on finira par s'en remettre - par voter l'acquiescement. Alors que s'agissant de Dieu... Et puis, le Diable se laisse assez bien démonter : une trentaine d'années d'efforts incessants dans cette direction produit de bons résultats. Autre avantage : en parlant du Diable, on ne cesse en fait de parler de Dieu - à moindre risque.

Il y a tout de même une grande difficulté. Le Diable est partout. Il est au-dedans et il est au dehors - deux territoires qui ne manquent ni d'arrière-plans ni de variété. Il infeste toute la mécanique qui va de Dieu à l'Endroit et au Moment, les deux sages piliers de la journée terrestre. Il infeste et infecte, grippe, dénature le plus petit de ces rouages. Ne serait-ce les prudentes réserves que l'on doit faire sur l'authenticité de l'être qu'il détient, qu'on affirmerait sans risque de se tromper qu'il est omniprésent. Disons qu'il épouse le royaume de Dieu comme une ombre. Prétendre réunir en une image globale, synthétique, le savoir parcellaire relativement clair qu'on a fini par accumuler sur le chapitre du Diable, c'est s'obliger à retracer toute la silhouette de Dieu. Même ça, au bout de trente ans, on ne l'a pas forcément en tête.

J'ai un autre problème.

A l'âge de treize ans, j'ai été mêlé à un meurtre. Je me suis retrouvé un jour avec un petit cadavre dans les bras, et, circonstance troublante, personne ne pouvait l'avoir placé là que moi. Ou le Diable. Je ne croyais pas du tout au Diable. Les extra-terrestres n'avaient pas encore été inventés, et de toute façon je n'y aurais pas cru non plus. Je n'étais pas un incrédule maladif, mais j'étais très attaché à la propriété de ma pensée, j'avais un sens aigu de mon honneur interne. C'était forcément moi le meurtrier. Pourtant - j'aurais engagé là-dessus mon honneur, ma vie et celle d'une mère à qui j'étais passionnément attaché - je n'avais pas tué. Je n'étais personnellement absolument pour rien dans ce qui était arrivé à celle que j'avais aimé d'amour pendant toute mon enfance, et que je venais de retrouver, par miracle, après deux années d'absence, dans l'appartement de mes grands-parents. Un oubli de la Gestapo.

Les lieux, déserts, ont été entièrement vidés de leur contenu. Plus un meuble. Plus un vase, plus un livre. Tous mes jouets ont disparu. Seuls subsistent les éléments fixes du décor, les boiseries

en acajou du salon, la moquette beige élimée, le papier mural noir de l'interminable corridor, la baignoire à pieds de lion de la salle de bain jaune de mon grand-père. Avec ivresse, je dis bonjour à ces survivants, je les serre mentalement dans mes bras. Déjà, en pénétrant dans l'appartement, j'avais manqué défaillir en constatant que l'Odeur était encore là. J'erre de pièce en pièce, humant l'exquise senteur, un peu molle, vaguement sucrée, une fois pour toutes intégrée à mon principe. Je sens l'appartement ombreux se dilater autour de moi comme une énorme bulle. Peut-être est-ce moi qui suis en train de m'étendre et de m'accélérer ainsi. Dans ma sensation, il n'y a guère de différence. Le plâtre du mur de l'atelier épanche vers moi le flot poudreux de sa sympathie. Les piliers en bois de la soupenette, au comble de leur concrétude, vibrent de bonheur. Mon âme traverse une plage de térébenthine, plonge avec délice dans les petits lacs luisants qui trouent le front de l'énorme poêle. Pour elle, les lattes du parquet sont un tissu de murmures. Elle les écoute comme des aurores boréales. L'appartement a levé l'ancre. Une brise que je connais bien et à laquelle je n'ai jamais pensé gonfle les voiles de l'immeuble devenu navire. Familière aussi, cette poussée. Familière ces concepts opaques déployés sur lesquels elle s'exerce. Un jour, bien plus tard, lorsque mon langage humain aura commencé de recouper ces miroitements par lesquels s'expriment les grands fonds de l'intériorité, lorsque, remplissant ma tâche d'homme, j'aurai jeté un pont entre le lent courant qui anime la surface du flux temporel et le sable hautement vélocé qui en tapisse le fond, créé une fistule entre le voyage terrestre et le voyage divin, entre le contenu de nos dictionnaires et les formulations d'un vocabulaire primordial, je me demanderai si cette brise, ce navire, cet appareillage, cette voilure conceptuelle, je ne les connaissais pas avant de voir le jour, dans l'utérus de ma mère ou dans cette autre matrice qu'est le cône de conscience infinie.

Je n'appellerai ce que je vis ni extase ni enstase. Ces mots-là me restent dans la gorge et ils m'ennuient à mourir. Je me contenterai d'indiquer que je ne suis nullement surpris par ce qui m'arrive. Ce genre d'envol, je connais depuis toujours. D'ailleurs, bien que je ne le sache pas, mes pieds ne touchent jamais le sol. Cela ne veut pas dire que je n'apprécie pas pleinement ces moments - simplement, je les considère comme naturels. Mon pèlerinage s'achève. Je pousse la porte de la chambre de mes grands-parents.

Les boiseries d'érable sont là, avec leur foule de petits yeux ambrés et leurs baguettes. Les lits n'ont pas été emportés. Par terre, j'aperçois un grand album cartonné : l'honorable lampion du plaisir terrestre s'allume à la surface du temps. Il s'agit d'une version illustrée des Contes de Perrault. Ce livre contient un des secrets les plus importants de mon enfance : une image représentant la Belle au Bois Dormant sur le point d'être réveillée par le baiser du Prince Charmant. A cinq ans, j'ai commencé à aimer d'amour les trois ou quatre centimètres de papier coloré figurant la jeune femme endormie. Tous les jours de ma vie, je les couvrais de baisers. Une fois, pour que le monde entier sache la qualité et l'intensité de mon sentiment, et pour m'unir matériellement à celle que j'adorais, je me suis enduit les lèvres de rouge et les ai appliquées comme un sceau au bas de l'illustration, dans la marge. Après quoi, craignant que ma mère ne découvre la marque et ne s'en amuse, j'ai essayé de faire disparaître l'illustration en la soudant à la feuille précédente avec du Sapocrème.

Assis sur le bord d'un des lits, je feuillette l'album à la recherche de l'image sacrée.

La voici.

J'ai sous le regard une charogne. Pendant mon exil forcé, l'image est entrée en putréfaction. J'ai quitté un organisme vivant, immobile mais tout le contraire d'inerte, une totalité dynamique, animée, j'ai quitté une âme, une personne, comportant des parties mais sûrement pas composite, et en aucun cas composée, en aucun cas faite des éléments discernables en elle - je retrouve cette même personne morte, détruite. A en juger par l'état du corps, le décès ne remonte pas à hier. L'image n'est pas seulement froide et roide, un agent corrupteur s'y est mis au travail. La Belle au Bois Dormant, son lit, le Prince, la petite foule des personnages secondaires, le décor entier, la scène entière, tout a éclaté. Il y a eu meurtre, et après, l'on a démembré le cadavre. Il y a eu meurtre et profanation. C'est un carnage, la boucherie d'un champ de bataille. Le Prince jaillit comme une esquille du tapis rouge devenue plaie sanglante. La Belle est une épave ridicule que rien ne relie au Prince. La baldaquin du lit ressemble à une membrane. Le reste du mobilier n'est que hasards tuméfiés, absurdes. Les couleurs pendent, livides, comme des hardes. Les dommages infligés à l'image sont si grands qu'en vérité, il n'y a plus d'image. Il n'y a plus paysage. Le terme qui vient à l'esprit est : décimation. Oui, destruction et horreur ont ici quelque chose d'ultime. Le petit cadavre baigne dans une sorte de démesure et il y acquiert une dimension abstraite : il est l'unité brisée, l'irruption du chaos. Je régresse d'un milliard d'années vers d'hideuses ténèbres.

Tout ceci s'imprime en moi en une fraction de seconde. La morsure est discrète, froide - juste une petite déchirure au milieu de l'âme. Je ne sens pas grand chose, mais je suis marqué.

Telle fut ma première rencontre avec le Diable.

En quoi la forme de l'agression me gêne-t-elle à l'instant où je m'apprête à peindre le portrait de son auteur ? Quelle complication, quelle incertitude introduit-elle dans ma conception du Diable ?

Cet aspect de petite morsure, ce caractère ponctuel de l'attaque. Très surprenant. En règle générale, le Diable ne mord ni ne griffe. Son geste est plus ample, beaucoup plus ample. C'est plutôt celui du rêveur : avec la promptitude propre à toute chose divine (qu'après tout je veux bien appeler éternité), dans un geste unique, valable une fois pour toutes les fois d'une vie humaine, il lance un filet sur l'enfant de Dieu et son joujou miraculé : le gars ou la garce, césure (d'abord pour rire, ensuite pour pleurer), le monde. Il a l'habitude de capturer tout, d'un coup.

Je ne reconnais pas la manière du Diable.

Par contre, les dommages infligés à l'illustration sont caractéristiques.

Autour de l'album, ma perception est intègre, sur la page de l'album, elle est mourante et les traits de cette agonie, de cette souffrance spirituelle sont prophétiques, ils annoncent exactement l'imitation de monde que dans un proche futur, le Dieu nouveau aura surgi en moi, le Diable ne cessera plus de me présenter.

L'emprise diabolique est différente. La nature de l'effet diabolique est le même.

Dois-je interpréter la destruction de l'image de la Belle au Bois Dormant comme un cri de rage du Diable ? de rage et de dépit à voir un enfant prendre le virage de l'adolescence sans lui concéder un ange, brûler le péage sans même s'en apercevoir et poursuivre indemne sa route vers l'âge adulte, comme si la vertu de sentir et la force de veiller ne pouvaient être fléchies ? Et si cette lecture est la bonne, cela m'assure-t-il que le fil diabolique de ma vie n'a pas lui aussi été rompu ? Que je n'ai pas eu affaire à deux Diables ?

A Dieu nouveau, Diable nouveau. - ?

A mon avis, l'enfant de Dieu ne s'est pas mis spontanément à jouer à ce grandiose jeu de fou : moi et le monde - je et les autres. Je pense que son père, avant de partir, en guise de baiser, lui en a soufflé l'idée. Le baiser était empoisonné, mais je pense également que Dieu savait très exactement ce qu'il faisait. Il avait un plan, un plan très organisé bien que simple : s'en remettre à la créature pour rêver le royaume terrestre - s'en remettre à l'anneau pour juger du moment où la rêverie serait prête et où le rêveur aurait fait preuve de sa modestie - s'en remettre une autre fois à cet intermédiaire pour exécuter sa volonté lorsque ce moment décisif serait venu : libérer ses forces créatrices au sein de la rêverie, de la parole-jeu de l'enfant méritant, et faire surgir Eden, à travers jouets et signes. Difficile de ne pas en faire la remarque : sans doute Dieu, pour quelque motif mystérieux, était-il pressé de partir - il n'en reste pas moins qu'il a sous-traité le chantier de la Création. Il a pris un risque. Il a misé sur les qualités morales de son enfant, sachant tout de même très bien que celui-ci, à la dernière minute, pouvait commencer de loucher sur le levier du pouvoir créateur paternel, abandonné volontairement ou involontairement à portée de sa main. Il a misé sur la loyauté et la fidélité de l'anneau. A-t-il imaginé qu'au cas où la créature, vide par définition de la moindre trace d'un pouvoir créateur personnel, ne résisterait pas à la tentation de sortir de sa condition et, stupidement, appuyerait sur un levier à usage exclusif du père et que lui seul peut oeuvrer convenablement, un ange pourrait rallier le camp de l'usurpateur ? ajouter sa minuscule force créatrice à l'effet dérisoire obtenu par tricherie ? Dieu a-t-il calculé cela ? A-t-il calculé ce risque précis de voir son enfant rater Eden ? en produire une pâle contrefaçon, cependant, qu'un de ses anges, dévoyé, bleu-turquoise-pour-l'âme... vert-jade-sans-explication..., maintiendrait artificiellement en vie l'ersatz, confèrerait, tant bien que mal, réalité au bâtard, et ce, directement, c'est à dire à l'envers : par affirmation et non par supposition ? Et s'il a vu et accepté le risque, a-t-il réellement discerné ce qui arriverait immanquablement à un paradis terrestre mal né, mal ficelé et à son auteur mal inspiré ? Les a-t-il vus léchés par les flammes de l'enfer ? S'est-il rendu compte que l'idée infernale était impliquée par les aléas voulus de l'histoire qui commencerait de s'écrire toute seule dès son départ ? Et qu'à la première défaillance de son enfant, l'enfer serait effectivement là ?... Car c'est bien cette ultime punition qui guette l'enfant de Dieu et le royaume terrestre qu'il invente, qu'il joue sur la suggestion de son père. La supposition de base du jeu est une fracture. Moi, fracture (pour rire), non-moi :

moins-moi. Si grand est le pouvoir créateur du père, que celui-ci peut faire que la fracture soit et qu'elle ne sépare rien, qu'elle ne brise rien. Qu'elle soit pour de bon, oui, mais dans les deux sens de l'expression. Sérieuse et continuant à rire. Ouverte, et pensée parce qu'ouverte. L'anneau représente le pouvoir créateur du père, dans toute son étendue. L'enfant ne dérive ni vers l'orgueil ni vers la présomption, il ne troquerait pas sa condition de créature contre une pleine bassine de puissance. Tout se passe bien. L'anneau intervient. Le royaume terrestre jaillit à travers jouets et signes, et le grand canyon est là, comme dans le jeu, comme dans la délicieuse partie de ça-c'est-moi-ça-c'est-pas-moi, il s'appelle Espace, il s'appelle Apparence, et, comme ces deux ravissants noms le laissent deviner, il ne menace en rien l'unité de l'enfant de Dieu, qui se retrouve, avec ravissement, dans son nouveau corps perspectivé de lainage ou de nylon, peut-être de cuir, de vide azuré ou frileux brassé de brise ou de bise, de prés et de forêts, de lointains brumeux ou dentelés. L'enfant de Dieu est partout chez lui dans le canyon, il est partout chez lui ici et là-bas, que ces bordages soient urbains ou bien ruraux. Supposons maintenant que les choses ne se soient pas bien passées. L'enfant de Dieu a failli. Le royaume terrestre ne procède plus du pouvoir créateur illimité de Dieu, mais de celui, restreint, de l'un de ses anges. Il jaillit à travers l'ange renégat, dont la robe déjà s'est éteinte. Il émerge, gris, flasque, âgé, contrefait, dérisoire. Cette douleur-là n'est rien, je vous l'assure : c'est le Purgatoire. L'Enfer, c'est la supposition de base du jeu qui a mal tourné, c'est la fracture que l'on retrouve là comme tout à l'heure, mais que cette fois personne n'a miraculée. C'est cette effroyable et irréparable blessure qui, dans l'état dit vigilant, mutile le corps édénique de l'enfant de Dieu, le tronçonne en deux moitiés ennemies, dont l'une gît, effarée, lunaire, dans la tête de l'homme, et l'autre, tous azimuth, en vis-à-vis de ce moi résiduel qui la contemple avec un effroi mystique, sans rien y comprendre, ressentant seulement qu'une sourde souffrance se mêle à son principe, et qu'il lui faut ramper, et ramper encore vers quelque chose qui lui manque fondamentalement et qui lui échappera toujours. Et ce n'est même pas la faute du mauvais ange. L'idée d'une brisure sans appel était dans le jeu, était l'idée même du jeu. Le Diable n'a rien eu à inventer, il n'a pas eu besoin de cuisiner : il a plongé sa main dans la tendre fiction que se racontait la Créature, s'est emparé de l'idée, l'a réalisée, et l'a servi telle quelle, toute crue.

Stephen Jourdain

(Suite et fin Cahier 55).

L'EN-JE DE LA CONSCIENCE

J'avais préparé plusieurs introductions à la citation d'un long passage de Nisargadatta, relatif à l'unité, puis je les ai toutes abandonnées. L'Evangile selon Thomas, malgré une brièveté d'exposé souvent aphoristique, propose un plan pédagogique extrêmement complet pour répondre à la question "qui suis-je ?". De l'inquiétant constat : "vous avez fait le deux" (log 11) à la proclamation de majesté du log 77 : "je suis le Tout...", cette pédagogie progresse sans ménagement à l'égard de nos préjugés, de notre paresse, de notre attente de réconforts. C'est une voie ardue qui nécessite ces qualités de patience et de détermination requises au log 2. C'est la même démarche explicative qui oriente nos Cahiers. Pourtant je choisis cette fois de partir de l'affirmation la plus catégorique du Monakhos - j'opte volontairement pour ce nom singulier qui ne désigne pas une personne - afin de prouver l'excellence de la démarche qui y conduit.

"Le Je suprême, non-manifesté, ne possède aucun savoir, il ne se connaît pas, il est totale étreté..."

Cette étreté est reflétée par la conscience qui surgit du non-manifesté, sans cause, en créant le temps, l'espace...

L'expression de cette conscience exige l'intermédiaire d'un corps...

Elle est la conscience ; il n'y en a qu'une ...

Tout ce qui existe est je, tout ce qui existe est moi : mais le Je percevant cela s'est identifié à son support et a perdu son autorité de nature...

Pourtant, ce manifesté est identique au non-manifesté, à la Présence absolue...

Il n'y a pas de différence entre Je non-manifesté et le monde, c'est pourquoi vous n'avez besoin d'aucun changement : "vous êtes cela" (Sois, p.230).

La séparation en propositions distinctes est de moi. Cette remarque faite, j'affirme que ces énoncés sont l'aboutissement, la quintessence de l'enseignement gnostique, "cela" où la pédagogie de Jésus nous conduit, "cela" qu'avait entièrement compris et réalisé Thomas. Ainsi le log 3 qui est un prélude si riche donne cet avertissement : "vous n'allez pas vous connaître, vous serez connus". C'est Krishnamurti par exemple qui a passé toute sa vie à nous répéter que l'investigation du connu ne mène nulle part sinon à la schizophrénie. La Gnose prépare à ce qu'il vaudrait mieux appeler une reconnaissance : en précisant qu'elle serait à la fois la mèche, la bombe et l'explosion du réel. "Vous serez connus" signifie l'éviction, l'anéantissement de l'image personnelle. Le mécanisme de la conscience où apparaît un je séparé est entièrement débobiné. La Gnose n'est pas accumulation de savoirs au sens moderne ; elle est la science achevée de Je, découverte stricto sensu de Je par Lui-même. Je ne suis ni le perçu, ni le percevant, ni l'acte pur de percevoir qui ne serait d'ailleurs qu'une abstraction. Je suis "ce" qui rend tout "cela" - les mots manquent - possible. "Cela" n'est pas à proprement parler un rêve, quoique la métaphore ait du bon. Stéphane Jourdain dit : "un peu de ma

vapeur..." C'est le rayonnement de ma réalité-diamant. Et ne serais-je pas dans la "pauvreté" en me limitant à ce scintillement, en cédant à cette fascination, oublieux du gemme bien réel, transparent et pur ?

Hors cette reconnaissance, hors la négation de tout ce qui n'est pas moi, le discours philosophique est vain. La conscience peut balotter d'innombrables moi, elle ne m'affecte plus, Moi. Le "soyez passant" du log 42 dit tout ce qui est à faire. Non rejeter le film, le nier, mais ne pas y prendre attache, ne pas s'identifier à telle figure satisfaisante ou déplaisante. Mais demeurer à la source par où fuit cette conscience. La grande affaire est là : "deux ou un" précise le logion 30 qui prouve bien que la "pauvreté" n'est que divagation, "ivresse" parmi la multiplicité que symbolise le nombre trois, comme dans le Tao Te King.

Tous les thèmes gnostiques sont complémentaires. Celui qui vient immédiatement maintenant est au log 67. Celui qui connaîtrait le Tout, dans le champ de la conscience et par ses mécanismes exclusivement, serait privé de lui-même en ignorant ce Je absolu qu'il "est" naturellement. Le véritable en-je de la conscience est celui d'une dialectique de reconnaissance-amour, de contemplation-adoration. La conscience est le miroir qui révèle quand il ne dérobe plus. L'enjeu n'est point d'une dualité d'aliénation-libération. Le réel est une richesse et non une tragédie : vérité cachée au log 29 et clairement exprimée au log 58. Nisargadatta dit : "Tout est conscience mais on ne peut être conscient de la conscience que si l'on a un corps" (G.C.p.201). Ajoutant même plus tard : "la conscience est l'unique instrument vous permettant de découvrir l'état véritable..." (Sois p.123). Finalement c'est Je majuscule que la conscience, légitimement, m'autorise à proférer et non l'identification à un quelconque épiphénomène produit mécaniquement. Le Soufisme en témoigne avec des accents inimitables et je citerai aujourd'hui l'Emir Abd el Kader :

"L'Aimé m'est apparu où Il ne Se peut voir.

Merveille ! Par Lui je Le contemple là où je ne puis voir.

Par lui est mon absence..."

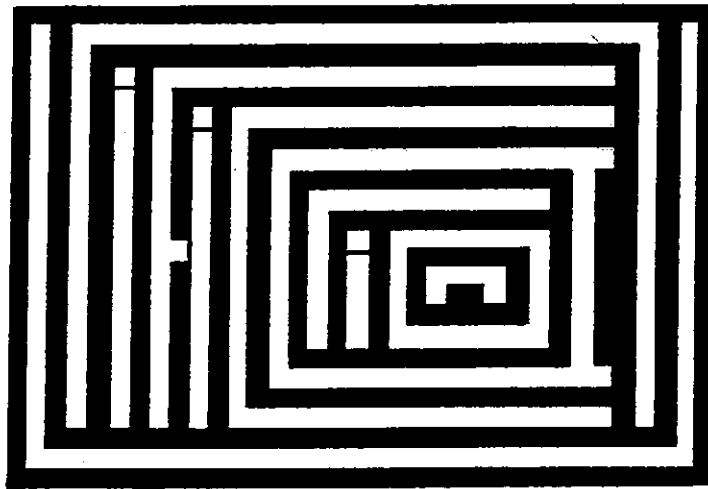
L'absolu et la personne s'excluent mutuellement, cependant l'Absolu qui ne peut se connaître comme tel se contemple dans "mon" visage transfiguré...

Sans cette conscience, Je ne Me connais pas Moi-même : Je suis au repos (N.C. p.68). Par la conscience, Je génère un mouvement (G.C. p.191, log 77). Le Royaume qui est mon état naturel est donc bien un mouvement et un repos : le mouvement étant le premier terme parce que je le constate d'abord, dans la conscience. La conjonction "et" signale une conjonction intime d'actualisation/potentialisation entre l'être-devenir et le non-être-repos. "Je suis la lumière... Je suis le Tout... Le Tout est sorti de moi... Le Tout est parvenu à moi...". La Vie, le Tout, n'est pas une totalité monolithique inerte et aveugle. Éternellement, en chaque instant, des myriades de formes sont créées qui apparaissent et disparaissent... "Cela", c'est Moi.

"Tout ce qui existe est Je..." Mais vous allez encore prétendre rester prisonniers de vos habitudes mentales, ou que votre conviction "intellectuelle" n'y peut mais... Révisez donc une fois de plus vos convictions. La moindre trace de peur signale un attachement, une incompréhension persistante. "Le réel n'est pas le produit de la pensée" (J.S.p.17). Servez-vous de la pensée pour vous connaître "non-réel", sonder vos contradictions personnelles, vérifier comme ce paquet de souvenirs ne "tient" pas... Et laissez tomber, détachez-vous de toute peur, même encore active. C'est en tout cas ce que conseille U.G. (p.152). La constatation de votre misère, de votre impuissance, sans aucune autre pensée cachée derrière, peut induire un état de sérénité entièrement nouveau, une force, une capacité d'attention holistique, un sentiment d'innocence et d'invulnérabilité qui sont les "vertus" mêmes de votre état naturel, de cette lumière qui s'exprime en images sans être polluée par elles.

"Je" ou "Jeu" : "cela" vient de l'intérieur, de l'antérieur, au plus intime, au plus secret de Moi-même.

R.O.



INCARNATION - THEOPHANIE

L'incarnation, au sens théologique du terme, est l'aventure de Dieu qui se fait homme tout en restant Dieu. L'événement qui la caractérise est donc lié à l'espace-temps ; il est inscrit dans l'histoire et contribue à en modifier le cours et la finalité.

Avec la Trinité et la Rédemption, l'Incarnation est l'un des trois grands mystères chrétiens. La Trinité, comme son nom l'indique, est le mystère d'un seul Dieu en trois Personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit : les trois sont un, sauf que l'un est inengendré, l'autre engendré et le troisième procède des deux premiers ; le Père est dit ad Filium, le Fils ad Patrem, le Saint-Esprit ad Patrem et Filium. Après une longue période d'arguties et d'équivoques verbales pour tenter de concilier la distinction de trois personnes en un seul Dieu, ce n'est qu'au premier concile de Constantinople (381) que fut proclamée l'égalité divine du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Mais il fallut encore d'autres conciles pour préciser et confirmer les définitions canoniques du dogme trinitaire, tant il était difficile, sinon impossible de faire admettre une relation d'égalité dans la filiation et la procession.

Chez les gnostiques, la Divinité est souvent appelée Père-Mère pour bien souligner le caractère androgyne de l'Absolu. Lorsque le terme Esprit est employé, il désigne le mouvement ou la manifestation ou la création ou encore l'Etre par rapport à l'Inengendré ou Non-Etre, et il en constitue l'aspect féminin. Cependant, quelle qu'en soit l'appellation, la partie féminine n'ajoute rien à l'Absolu, lequel est l'Un indivisible. Ainsi la non-dualité est maintenue dans "le mouvement et le repos".

La Rédemption, suivant la théologie chrétienne, est si étroitement liée à l'Incarnation qu'elle en constitue la justification : le Christ s'est incarné, est mort et ressuscité afin de sauver les hommes par son sang rédempteur. C'est le trait de génie de Saint Paul que d'avoir donné à la mort du Christ une valeur rédemptrice : "Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'avais moi-même reçu, à savoir que le Christ est mort pour nos péchés selon les Ecritures" (1Co 15.3-4). Saint Paul parle de ce mystère, caché à la sagesse du monde, que Dieu s'est plu à lui révéler par son Esprit (1Co 1.10). Pour accréditer cette doctrine, il fallait qu'elle soit justifiée par les Ecritures. C'est ce que ne manque pas de souligner l'apôtre des Gentils par la formule selon les Ecritures. Désormais, le Christ remplace, dans l'économie du salut, l'antique contume juive du sacrifice du bouc émissaire chargé des péchés d'Israël, bien plus, par son sacrifice le Christ assure la rédemption de la totalité du genre humain soumis aux conséquences du péché originel. Notons que les Evangiles ignorent le péché originel. Et que celui-ci ne joue aucun rôle dans l'Ancien Testament, bien que le récit de la Genèse puisse être interprété dans le sens paulinien ; Yahvé s'y révèle "comme un Dieu jaloux qui punit la faute des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième génération" (Ex 20.5). Non seulement les Evangiles ne font pas état de la faute originelle qui marquerait tout enfant à sa naissance, mais Jésus nous donne en exemple les tout petits pour nous inviter à nous départir des conditionnements aliénants.

Les gnostiques ont une compréhension de la naissance, de l'existence et de la mort qui diffère radicalement de celle qui sert de base à la doctrine paulinienne. Celle-ci nous présente l'Incarnation comme un fait historique. Ce faisant, elle n'évite pas le piège de

l'incorporation du divin à des données matérielles qui tombent sous l'emprise de l'histoire et de la sociologie. C'est ainsi que l'incarnation divine n'échappe pas à l'accueil de l'anthropomorphisme. Il est vrai que la théologie négative cherche à sauvegarder la transcendance divine ; néanmoins elle évite rarement le péril qui consiste à réduire la divinité à une abstraction.

La gnose ne succombe ni à l'une ni à l'autre tentation, elle ne tombe pas dans le matérialisme, elle ne fuit pas dans l'angélisme, l'un engendrant l'autre par réaction. La gnose se situe par rapport à la pensée incarnationniste en ce sens qu'elle n'est pas avènement historique mais connaissance, ou reconnaissance, ou révélation du divin. Dans la terminologie soufie, elle est dévoilement ou mieux théophanie (du grec Theos, Dieu, et phainein, apparaître). Pour le gnostique, Dieu ne s'incarne pas ; la condition humaine terrestre ne peut être rachetée par une aliénation du divin. C'est la forme humaine qui assume la plénitude de sa fonction théophanique dès l'instant où plus rien en elle ne fait obstacle au dévoilement, c'est-à-dire lorsque la divinité peut se manifester dans cette forme comme une image dans un miroir.

On ne peut parler Théophanie sans évoquer la Lumière. Jésus a dit : "Je suis la Lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout : le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi. Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là" (log 77). La lumière ne peut être perçue que grâce à l'obscurité, comme l'obscurité n'est visible que grâce à la lumière. Tel est le sens de cette parole des maîtres : Dieu se manifeste par les créatures, et les créatures se manifestent par Lui. Ibn Arabi nous dit :

"N'eût été Lui, n'eût été nous

Ce qui est ne serait pas".

La manifestation n'ajoute rien à l'Essence, mais on peut dire que le jeu divin implique la manifestation. Or sans la créature, elle ne pourrait avoir lieu, pas plus que la lumière ne pourrait être perçue sans l'ombre. Ainsi l'ombre, par l'entremise de l'homme, manifeste la lumière. Plus justement, la lumière se reconnaît lumière grâce à l'homme qui remplit l'office de miroir. Pas n'importe quel homme, mais celui qui est choisi : "Allah guide vers sa lumière qui il veut" (Cor 24.35) : "Je vous choisirai un entre mille et deux entre dix mille" (log 23). Au lieu d'être une créature parmi d'autres, celle qui est choisie n'est rien d'autre que le miroir dans lequel l'Essence se reconnaît elle-même.

Si on ne peut parler Théophanie sans évoquer la lumière et l'ombre, on ne peut davantage tenter de dire comment l'ombre fait apparaître la lumière sans évoquer la relation d'amour entre l'Amant et l'Aimée. Pourtant l'Absolu ne peut que se voir lui-même et s'aimer lui-même. Comment dès lors parler de l'Amant, de l'Aimée et de l'Amour ? L'Amant et l'Aimée sont chacun le miroir de l'Amour. C'est l'Amour absolu qui apparaît en chacun, que chacun contemple en lui grâce à l'image que lui renvoie le miroir du partenaire. L'image est aussitôt dissoute dans la lumière, tant la reconnaissance est éblouissante et fulgurante. Se laisser séduire par l'image constituerait un détournement qui amènerait la destruction du cosmos ; il y aurait dans ce cas aliénation en faveur d'un objet fictif. "L'écume de la forme" serait prise pour la réalité.

Comprendre la fonction théophanique est d'une importance capitale afin d'éviter les pièges de la dualité. L'incarnation, telle que la

définissent les dogmes officiels, maintient la dualité : on ne peut être à la fois homme et Dieu et transcender la dualité. En revanche, lorsque la créature s'efface, ou mieux se rend transparente, ce n'est plus Dieu qui est regardé par la créature ; c'est Dieu même qui dans et par son regard à elle se regarde et se contemple lui-même. Dans la création, Dieu se manifeste comme pour détourner de lui et inviter à le chercher à l'extérieur. C'est ainsi qu'il se voile. Pour triompher de l'épreuve du voile, le chercheur doit parvenir à voir en celui qui n'est plus sous l'empire du mental le miroir où il peut lui-même se contempler dans sa Réalité ultime. S'il se laisse prendre au visible, autrement dit, si l'image devient objet d'investissement, alors il confond incarnation et théophanie.

Lorsque nous lisons les Evangiles non plus dans l'optique de l'Incarnation et de la Rédemption mais dans celle de la Théophanie, les paroles deviennent opérationnelles dans le sens de la révélation ou de la manifestation divine. "Le Père et moi sommes un", "qui m'a vu a vu le Père", dit Jésus. Voyant Jésus, comme il convient de le voir, c'est le Père inengendré que nous voyons. Autrement dit, grâce à la forme humaine de Jésus, nous percevons l'Inengendré dans la mesure où cette forme humaine joue le rôle de miroir. Cependant, elle ne peut jouer ce rôle de miroir que si nous sommes transparents pour l'accueillir :

Quand vous verrez
celui qui n'a pas été engendré de la femme,
prosternez-vous sur votre visage,
et adorez-le :
c'est celui-là, votre Père (log 15).

Le secret de la transparence, Jésus nous le révèle : "Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé" (log 108). Le préambule de l'Evangile selon Thomas nous prévient qu'il s'agit d'un message caché : "Voici les paroles cachées que Jésus le Vivant a dites et qu'a transcrites Didyme Judas Thomas". L'identité entre Jésus et Didyme Judas Thomas s'est réalisée parce que celui-ci a bu à la bouche de Jésus, ce qui lui a permis de percevoir et de contempler en Jésus l'Inengendré. Précisons tout de suite que la fonction théophanique n'est pas seulement liée à la vision comme pourrait le laisser croire l'image du miroir. Elle peut s'exercer également par les autres moyens de perception. Jésus prend soin de nous dire : "Je vous donnerai ce que l'oeil n'a pas vu, et ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce que la main n'a pas touché, et ce qui n'est pas monté au coeur de l'homme" (log 17). Le soufisme continue la grande voie théophanique : "... Mon serviteur ne cesse de s'approcher de moi... jusqu'à ce que je l'aime ; et lorsque je l'aime, je suis l'ouïe par laquelle il entend, la vue par laquelle il voit, la main avec laquelle il empoigne, le pied sur lequel il marche". Pour que la révélation ait lieu, il faut que le mental personnel ait abdiqué. Alors seulement le miroir que représente Jésus permet à celui qui se perçoit dans ce miroir de découvrir sa Réalité ultime. Les conditionnements du savoir, de l'avoir, du vouloir et du pouvoir sont des obstacles à la découverte essentielle : "Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout" (log 67). Parce qu'il était vide - quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière (log 62) - Didyme Judas Thomas n'a pas perçu en Jésus une personne, mais il s'est vu comme dans un miroir, il s'est vu comme il était c'est-à-dire l'Unique, l'Incomparable. On compare une personne à une autre personne, Thomas ne pouvait pas le comparer à

quelqu'un ; d'où la réponse que nous connaissons : "Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles". La réponse de Jésus révèle que Thomas non plus ne se vit pas comme une personne : "Je ne suis pas ton Maître, car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée". Devenu l'alter ego de Jésus - ses surnoms l'indiquent - Thomas s'est vu, s'est reconnu et contemplé dans le miroir unique sans se laisser prendre au piège du visible. Tout de suite, il est allé à la source de la vision qui permet aux yeux de voir, à la source de l'ouïe qui permet à l'oreille d'entendre, etc.. Pour lui comme pour Jésus, la Théophanie a pleinement accompli sa fonction ; elle a permis la révélation de l'Ultime à lui-même ; elle a dévoilé à Thomas ce qui avait déjà été dévoilé à Jésus, à savoir qu'il n'était pas une personne, mais l'Absolu en personne. Si Jésus a ensuite pris Thomas à part c'est pour le confirmer dans cette vision que ne pouvaient partager les autres disciples pris au piège du visible.

Ils auraient pu rester dans le monde de la dualité comme la très grande majorité des humains. Jésus les sait incapables de surmonter la dualité de l'incarnationisme, aussi lorsqu'ils se préoccupent de succession, la réponse qui leur est donnée tient compte de leurs limitations : "Au point où vous en serez, vous irez vers Jacques le juste : ce qui est du ciel et de la terre lui revient". On voit bien une forme d'exotérisme ou le mythe puisse tenir lieu de Théophanie. Par exemple, les dieux et les déesses du Panthéon hindou alimentent la piété des fidèles qui ne peuvent avoir accès à la pure gnose et continuent de s'inscrire dans le cycle des naissances et des morts.

Les gnostiques du début de l'ère chrétienne avaient aussi des mythes à l'usage des fidèles qui n'avaient pas accès à la non-dualité. Ainsi le mythe de Sophia permettait aux psychiques de ne pas perdre courage au milieu des épreuves, car la déesse avait avant eux connu tous les heurs et malheurs de l'humanité et avant eux également elle les avait précédés dans sa remontée auprès du Père.

En revanche, ce qui constitue vraiment une forfaiture et un détournement, inconscients sans doute, c'est moins d'avoir identifié Jésus à son enveloppe charnelle que d'avoir fait ressusciter le cadavre pour qu'il puisse accomplir la fonction rédemptrice du genre humain. Les dogmes officiels qui fondent la doctrine témoignent d'une méconnaissance grossière du rôle de la chair dans l'économie du salut. Ce rôle est pourtant précisé et magnifié dans l'Evangile selon Thomas où le corps est l'occasion pour l'Esprit de s'actualiser et de se reconnaître, en d'autres termes, le corps y est présenté comme le miroir qui permet la Théophanie :

Jésus a dit :

Si la chair a été à cause de l'esprit,
c'est une merveille ;

mais si l'esprit a été à cause du corps,
c'est une merveille de merveilles.

Mais moi, je m'émerveille de ceci :
comment cette grande richesse
a habité cette pauvreté. (log 29)

Un autre logion précise la fonction incomparable du corps :

Jésus a dit :

Celui qui a connu le monde
a trouvé le corps ;

mais celui qui a trouvé le corps,
le monde n'est pas digne de lui. (log 80)

Pour que le corps puisse remplir son office sublime de miroir, il faut et il suffit que le mental ait accepté de lâcher prise, car c'est lui qui engendre la mort, c'est lui que Jésus appelle le cadavre :

Jésus a dit :

Celui qui a connu le monde

a trouvé un cadavre ;

et celui qui a trouvé un cadavre,

le monde n'est pas digne de lui. (log 56)

Jésus nous assure à maintes reprises que les Vivants ne meurent pas. S'ils ne meurent pas, c'est donc qu'ils ne sont pas identifiés à leur personne. Jésus, le vivant par excellence, ne pouvait donc pas mourir. Ceux qui l'ont fait mourir puis ressusciter l'empêchent de réaliser sa fonction théophanique, et par voie de conséquence, cachent les clefs de la Théophanie aux gnostiques qui ont la nostalgie du dévoilement au point de vivre la "détresse de l'Inaccessible".

En orientant massivement le salut vers les fins dernières, Israël d'abord par ses prophètes, les chrétiens ensuite par leur insistance sur le retour du Christ pour le jugement final, obstruèrent l'ouverture à un présent libérateur. L'Incarnation s'inscrit dans l'histoire, elle mène à la Rédemption et la Rédemption valorise la passion, la mort et la résurrection suivant les paroles mêmes du Credo : "Je crois en Dieu le Père tout puissant... en Jésus Christ son fils unique qui... a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli est descendu aux enfers, est monté au ciel, est assis à la droite du Père d'ou il reviendra juger les vivants et les morts". Ce contexte délirant ne laissait aucune place à la Théophanie. Du reste les paroles de Jésus qui préparent à la Théophanie perdaient toute résonance face à ce grand rêve d'affirmation personnelle et collective. Aujourd'hui, c'est seulement après un travail en profondeur de déconditionnement qu'il est possible de saisir le réalisme et la portée de paroles à la fois très simples et très hermétiques - très simples pour le gnostique et très hermétiques pour le psychique - comme : "Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort" ou "Qui m'a vu a vu le Père". Jésus, le Vivant parmi les vivants, ne meurt pas. Jésus, totalement à l'écoute du Père, ne laisse rien s'interposer entre lui et le Père en sorte que l'identité entre le Père et le Fils est absolue. L'enveloppe corporelle du Fils est le miroir dans lequel le Père se reconnaît et se contemple, comme le Fils reconnaît et contemple son Père en lui. C'est cela la Théophanie. Malgré l'intrusion massive du messianisme dans les évangiles, la Théophanie est encore perceptible en maints endroits. Elle ne l'est pas, on l'a vu, dans les actes et aussi dans les épîtres tout imprégnées de messianisme et de préoccupations morales. Néanmoins, comme les recueils de logia circulaient, de plus en plus clandestinement, l'Eglise naissante se dut d'en tenir compte, c'est pourquoi elle rédigea des "vies de Jésus" édifiantes où les paroles devaient voisiner avec les récits merveilleux et miraculeux, le tout présenté dans une optique messianique.

Qui veut retrouver la Théophanie au milieu de cet amalgame peut le faire sans trop de difficultés à la condition de s'être débarrassé des vieux schémas psychiques. Il lira, par exemple, "... nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, comme nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils" (Mt 11.27 ; Lc 10.22 ; Jn 10.15). Oui, mais ce lecteur désentravé aura

eu à se situer lui-même par rapport au Fils. Et il serait bien surprenant qu'il n'ait pas lu ce que dit Maître Eckhart sur la condition du Fils : "Le Père engendre son Fils au plus intime de l'âme, et il t'engendre en même temps que son Fils unique, nullement comme inférieur" (Sermon Praedica verbum).

L'Evangile selon Thomas, lu et relu à la lumière de la Théophanie, prend un relief qui ne laisse subsister aucun doute sur la fidélité avec laquelle Didyme Judas Thomas a transcrit le message sous la dictée de Jésus. Jésus promet à celui qui "boit à sa bouche" la vie éternelle et la souveraineté sur la création. Il lui annonce que le Royaume est à l'intérieur et à l'extérieur de lui. Il l'incite à voir Celui qui est devant son visage, autrement dit à se reconnaître dans le miroir transparent qui lui est offert. Il prescrit aux disciples entravés par le messianisme de se dépouiller de leurs vêtements, comme les petits enfants ; il leur reproche de faire retour au passé, d'évoquer les prophètes et de délaisser Celui qui est vivant devant eux ! Bref, Jésus accomplit pleinement sa fonction théophanique en étant le révélateur du Père, et, avec une pédagogie admirable, il nous enseigne comment nous pouvons à notre tour nous départir de notre anthropomorphisme et réaliser le Père : "Quand vous verrez Celui qui n'est pas engendré de la femme, prosternez-vous sur votre visage, et, adorez-le : c'est celui-là votre Père" (log 15). Lorsque le rôle du miroir est bien compris, les images, au lieu de voiler la lumière, la révèle :

"Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elles est cachée.

Dans l'image de la lumière du Père,
elle se dévoilera

et son image sera cachée par sa lumière. (log 83)

Une telle parole illustre à merveille le rôle de la manifestation qui est de permettre au divin en l'homme de se révéler à lui-même : le Père en nous et par nous se reconnaît lumière.

Se rendant compte que les événements ne lui permettraient pas de continuer sa mission, Jésus a chargé Judas de la poursuivre. Il est bien évident que les partisans de la doctrine de l'Incarnation et de la Rédemption ne pouvaient tolérer celui qui parlait Théophanie. C'est le même, qui, sous le nom de Thomas, ne cède pas au vertige de l'hallucination après la mort de Jésus et se fait taxer d'incrédule. Comment aurait-il pu confondre l'imaginaire qui relève du psychisme avec la Théophanie qui est proprement gnostique ? Ce témoin exemplaire de Jésus est à l'origine de la tradition gnostique laquelle ne pouvait souscrire à la doctrine de l'Incarnation et de la Rédemption. Les tenants de l'orthodoxie, qu'on appela les hérésiologues, s'employèrent avec beaucoup de soin à l'occulter. On la croyait disparue à tout jamais lorsque la découverte de la Bibliothèque de Nag Hammadi en 1945 la mit à nouveau à jour et permit de donner à Jésus ce qui lui revient en fonction de ce qu'il a réellement dit et qu'a transcrit Didyme Judas Thomas. Or comment lui donner ce qui lui revient sans approfondir ce qu'il est essentiellement et dont il nous livre le secret dans ses paroles ? Il nous le dit, pour le connaître, et par là pour nous connaître, car l'un ne va pas sans l'autre, nous devons boire à sa bouche, nous devons manger sa chair et boire son sang. C'est ce qu'a fait Didyme Judas Thomas. Aussi est-il devenu l'alter ego de Jésus. Nous sommes invités à faire de même pour devenir aussi l'alter ego de Jésus : "Il sera moi, je serai lui" (log 108).

Emile Gillibert

MÉDITATIONS

AU FIL DE LA PLUME

La Leçon de Vie de la Rose

Dans un vase d'étain, les trois roses se détachent sur le mur nu. Des roses légèrement dorées, ourlées d'un mince filet rouge. L'une est en bouton à peine éclosé ; une autre est éclatante de beauté, et la troisième dans toute la splendeur épanouie qui précède et annonce le déclin.

Soudain je n'ai d'yeux que pour ces roses, je ne vois plus qu'elles, elles me submergent, m'absorbent ; la mécanique pensante en moi a brusquement stoppé. Elles me révèlent par la grâce providentielle de l'analogie, la vérité et le secret du "processus rose" : les quatre, cinq jours de la vie d'une rose par rapport au "processus humain" des quatre saisons de la vie de l'homme. Une rose est fanée... une autre la remplace, sur le rosier... dans le vase... A l'heure exacte où je quitterai la scène, d'autres feront leur entrée. La ronde incessante de la Vie manifestée continue.

Mais, QUI VOIT CELA ? - QUI COMPREND CELA ? Je sens monter de mon ultime profondeur les prémices d'une indicible réponse. Je pressens que je vais à la rencontre d'un mystérieux rendez-vous... un rendez-vous avec l'inconnu qui ne doit rien au savoir et au vouloir rationnel. C'est l'Instant magique déclenchant le geste intérieur insaisissablement renaissant de lui-même, geste d'une irrépressible puissance couronnant un lent cheminement souterrain, pour accéder au miracle le plus extraordinaire offert à chaque instant du temps :

La naissance en moi de la VIE CONSCIENTE, qui s'est reconnue, retrouvée, par la perception renouvelée de l'INSTANT éternellement présent.

Je parle de VIE et non d'idées, d'opinions ou de théories. La Grande VIE qui oeuvrait en moi à mon insu, travaillant ma sensibilité, mes réactions, mes mécanismes subtils de liaison, un peu comme on baratte la crème pour en faire du beurre. Ma capacité d'Attention automatique s'accrut peu à peu, prit consistance, densité, devint capable de résister aux émotions de toutes natures qui la dispersaient habituellement et, un jour, à propos de l'incident le plus banal, de la plus simple des perceptions (une rose, un parfum, un son...) il se produisit coïncidence et fusion entre les deux niveaux de la VIE en moi : l'apparent (celui de ma manifestation habituelle) et l'AUTRE, l'Eveillé, qui n'a jamais cessé d'être là... Il ne s'agit plus de "mon attention", mais de l'ATTENTION qui est la Vie en chacun de nous. Vie Consciente, Vie Eveillée à elle-même, indivisible et éternelle.

Aujourd'hui, lorsque par la grâce de l'Instant Vécu, je suis vivante, lucide, totalement présente, nous sommes tous ensemble confondus dans la même sensibilité, la même intelligence, la même Vie révélée, le même AMOUR.

Vichy. - J. Guesné

Voie de gnose : l'Adoration

L'adoration se destine à "Celui qui n'est pas engendré de la femme", non-conditionné, indépendant, intemporel, a-causal. Dans le dialogue de Jésus à Thomas (log 13.1-17), c'est un acte pur d'autorité, sans césure ni partage. Gémellité : l'Un se contemple en son même et différent. Ni "toi" ni "moi" mais connaissance d'un seul par transfusion de réalité !

"Celui qui n'est pas engendré de la femme" c'est moi-même, le Vivant, m'éprouvant à la première sensation qui n'est pas encore une première personne. L'adoration est exclusivement là, en cette première sensation, non hors du temps et des dénombrements, mais véritable, au commencement : initiation, avant le déguisement des images. Chaque instant est riche de ce trésor : et les pillards sont déjà là... En passant toutefois, je m'éloigne et je reviens - le monde sort de moi et y retourne. C'est de tous les instants. L'instant est jaillissement de lumière, porte du monde et seuil de l'Absolu immensurable. Conjonction par laquelle cette vie obscure se rend lumière d'images innombrables. Moi-moi égale moi.

Si je "me" connais, si tu "te" connais, si nous "nous" reconnaissons - le lieu du mariage, goutte de rosée ou super-nova, a fait craquer les illusoires limites. Le masque arraché, les objets indéfiniment recréés, maintenant anéantis : où suis-je ? qui es-tu ? Chaque regard devenu le prisme de la contemplation.

La beauté est là où le moi n'est pas : abolition de la morale calcul ou convention. Je suis le don infatigable, la source pure intarissable. Ma vie bouillonnante, des invisibles énergies, éclabousse jusqu'aux étoiles.

La beauté est quand le moi n'est pas : chants d'abeilles, sifflements des vents, et silence-écran de tout ce qui chante ou pleure. C'est moi, la musique des sphères, le lied des Bienheureux.

Je suis le champ et le connaissant. Que je m'oublie : l'épreuve tue mon oubli. Que je me prive de moi-même, me rêvant conquérant, prostituée, l'Eveil dissout bientôt le mirage des puissances d'aliénation. Car je détiens le secret du Tout.

Libre de vivre et mourir, acteur (non) acteur, je proclame "rien n'a jamais existé... "il n'y a personne à sauver". C'est moi, cet instant radiant de connaissance irradiée.

C'est moi, la peur et la mort de la peur.

Le Royaume est fécond. Germination - dissolution des devenirs,

Le Vivant ne meurt pas,

Innocence du petit enfant,

Pureté de l'adorant,

"Pas deux".

Il a confié son secret à l'oreille qui sait entendre...

Raymond

MONAKHOS AUJOURD'HUI

A Salomé

Mon amour pour toi égale mon amour pour l'Unique.

En toi parle et agit le Sadguru, le seul Maître. Mon coeur est inondé de joie en voyant ton obéissance heureuse à la fermeté et à la douceur de Sa main que tu as prise dans ta main.

Lui et toi êtes Un, je te le dis.

Il te donne une grâce toute naturelle parce que tu l'aimes et tu l'entends, et je le vois te choisir pour son bonheur et son Oeuvre.

Ce qui t'affecte est aussi son Oeuvre, car pareille épreuve sans lui ne peut se souffrir. Agis donc de ton autorité en ce monde, sans crainte, et ne lâche pas Sa main en ton coeur.

Le secret de l'Identité, du Suprême, le Sadguru en toi le connaît, et c'est par l'amour que tu le connais aussi.

J'ai croisé un beau jour la flamme de ton regard et j'y ai trouvé dans l'instant ce qu'aucune beauté ne m'avait jamais donné : l'Identique à l'insaisissable objet de mon Amour éprouvé : Soi-même, si péniblement révélé, tout d'un coup là, en l'autre, en toi, tout à fait innattendu, mais bien là en face et au-dedans, dehors et dedans réunis en un seul Royaume.

C.R. 25.4.88

"Comment cette grande richesse a habité cette pauvreté..."

Il regarde ce corps jailli de l'Amour
pour ses noces.

Etonné devant sa folle ardeur pour lui,

Il joue à lui voiler le visage.

Tous les éléments de ses forces naturelles déchaînées,

toutes ses formes d'origine cosmique inconnue,

tous ses orages magnétiques...

pourraient-ils habiter ce corps en permanence ?

ce corps complètement réceptif, abandonné à l'Inconnu,

mis-à-nu, au-delà de sa vie ?

Il se découvre pour lui une étreinte mortelle.

Aloès il le prépare à l'illimité

sans quitter le lieu sans lieu de son repos,

avec délicatesse ;

alternant fougue et patience,

flamboient et douceur.

Dans son Amour démesuré

il lui voile le visage,

mesurant ainsi son impétuosité,

et démontre

avec brio

qu'une telle richesse peut habiter

cette pauvreté...

Nell

Là où est le commencement...

Voulons-nous être objectif, rationnel, logique, simplement honnête avec nous-même, au sujet de la nature des choses, de moi, de Soi, mais d'une manière qui ne soit pas morte par utilisation mécanique de la mémoire, au contraire en puisant dans la résonance lumineuse d'une compréhension intime, vivante ?

Alors ne commençons pas par cultiver l'ignorance fondamentale qui se construit sur quelques hypothèses de base telles que "le monde sensible existe", ou "il y a 5 milliards d'années le Big Bang... et puis l'évolution ..." etc. ? qui sont évidentes pour le psychique et garantent de sa santé première. Mais le métaphysicien s'interroge, et le gnostique se trouve concerné au plus profond de lui-même, quant au fondement de ces affirmations, choses apprises, tribu de poissons d'aquarium en multiplication.

L'honnêteté est que tout cela est mental. Cela apparaît au petit matin et disparaît le soir après le film à la télé, quand le marchand de sable est passé, et cela apparaît et disparaît hors du temps dans le jaillissement immédiat pour l'Esprit ou l'Eveillé. Avec ça tout est dit sur la totalité du savoir encyclopédique, quant à sa nature.

Mais s'il y a un point de ce savoir qui constitue une clé pour me permettre de me retrouver témoin (et ravi de l'être) de la cage et du fauve à l'intérieur et non plus de continuer à jouer à cache-cache avec l'animal à l'intérieur des barreaux, ce point est le commencement du moi.

"Avez-vous donc dévoilé le commencement pour que vous cherchiez la fin ? Car là où est le commencement, là sera la fin" (log 18). Avec le moi, avec l'identité personnelle et corporelle, commence le monde manifesté dans le mental humain. C'est la limitation de l'Etre infini aux dimensions du mental-corps physique. Mais quand cela se produit-il, et où donc ?

D'un point de vue honnête, mais néanmoins toujours relatif au temps, cela se produit d'abord à la naissance de la conscience individuelle, chez le petit enfant humain, et se structure chaque jour davantage. De ce même point de vue, cela se déploie maintenant automatiquement et immédiatement au matin de chaque jour, "après" l'indispensable plongée nocturne dans l'inconnu du sommeil profond.

Quand au point de vue qui n'a nul besoin de veiller à l'honnêteté parce qu'il ne souffre aucune comparaison, ne souffre pas l'altération et ne peut se fourvoyer, celui de l'Unité, l'apparition dont il est question ne peut plus se situer ni dans le temps ni dans l'espace : plus question de dimensions, de mesures, ni même de la moindre question. Lorsque la matière est révélée comme étant d'abord psychique avant d'être matérielle, l'intellect surdoué en gymnastique se casse la

figure au beau milieu de ses pirouettes. Forcément ! car il a besoin de la matière pour naître et s'exprimer, comme l'Esprit a besoin de la matière pour défaire ce que le psychisme a fait.

Le Savoir peut aller se rhabiller. La paix du caveau qui n'a pas de murs, de plancher ni de dalle, est mon lieu d'habitation, bien loin des amphithéâtres où il fait sa gymnastique.

* * *

J'aime deux choses : l'amour, et la clarté de l'esprit.
L'une amenant l'autre sont-elles deux ?
J'aime l'Un.

C.R. - avril 1988

Réponse à une question

- As-tu peur de la mort ?
- Qui suis-je ? Quel "je" appelles-tu ? Qui répondra ?
Le moi est divers, de toutes les expériences dérobées à l'instant créateur : ici jaloux, là généreux ; ici peureux, là téméraire. Le moi est une collection de masques : il mentirait en n'avouant qu'il redoute par dessus tout qu'on tranche cette vie que sa mémoire conserve, et le fil de ses représentations sur la crête du temps passé/futur.

Quel moi suis-je au présent ? Un fruit de la mémoire ou l'origine de la mémoire ?

Ainsi, tel que tu me vois, puisque tu t'adresses à cette personne, je suis les deux, et leur indicible au-delà... J'ai des preuves pour ces deux, pas pour l'au-delà, l'absolu-précédent de tout ce qui existe. Dont JE SUIS la preuve.

Ce corps de mémoire a peur de la mort, de l'idée de la mort, qui est angoisse, plutôt que de cette douleur : car que dire d'une sensation qui n'est point là, qui n'a pas déjà été enregistrée par le moi de peur identifié à ce corps ? Et que sais-je vraiment de la mort vécue de mes semblables ?

Celui qui l'observe, qui connaît la loi des successions, des causes, des engendremens, qui n'est pas volonté mais liberté de dire "oui", spontanément de connaissance sans choix, n'a pas peur. Le "moi" et la peur sont à l'identification. Celui qui discerne : "pas moi", n'a aucun lieu à préserver, il est passant des images, de chaque moment de vie. Il est connu de mille morts, quand la bulle irisée du mirage éclate, et délivre...

Je suis l'acteur, le spectateur...

Je suis le créateur aussi.

Et la mort, de toutes mes créations, est ma favorite : elle me rend l'obscurité du repos.

BIBLIOGRAPHIE

Yves MOATTY, KABIR, Le fils de Ram et d'Allah, éd. Les Deux Océans, Paris, 1988.

Le KABIR d'Yves Moatty peut figurer désormais parmi les "indispensables" de la bibliothèque marsannaise ! Quel livre ! A deux lectures : celle des poèmes attribués à Kabir, qui n'a jamais écrit mais dont les paroles ont été rapportées par plusieurs filiations ; et celle des présentations, annexes, notes d'Y. Moatty lui-même dont l'érudition n'est jamais pesante, toujours éclairée de compréhension gnostique.

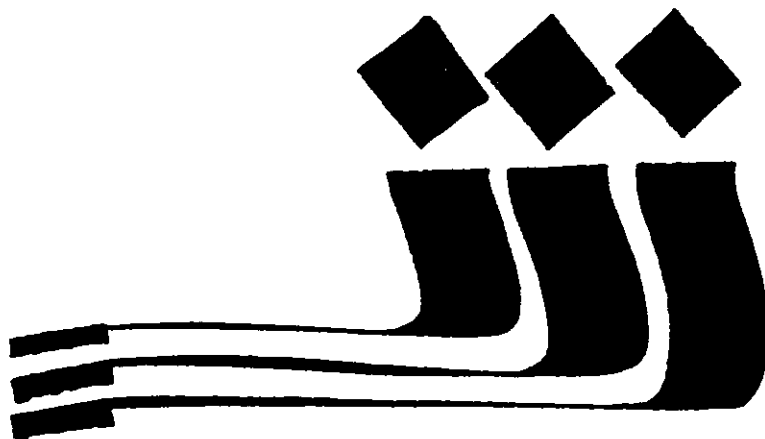
Kabir, que sait-on de lui ? Humble tisserand, membre d'une corporation convertie à l'Islam, vivant au 15^{ème} siècle dans la ville de Bénarès soumise aux musulmans, mais dans un environnement de forte imprégnation brahmanique, bien médiocre existence qui fut la Gnose pure, qui s'enfante sans lieu ni temps dans la beauté d'un Chant irrécusable... "Fils de Ram et d'Allah" pourrait laisser croire qu'il s'agit de quelque syncrétisme religieux. Non pas : la traduction inspirée d'Y. Moatty dissipe le doute. Les poèmes de Kabir rassemblent tous les enseignements majeurs de la Gnose, qui sont par thèmes, l'un n'allant pas sans l'autre. La Gnose n'est pas qu'un dépassement des religions organisées, elle est l'éruption de lave qui renverse la montagne par où crève le volcan ! Kabir s'est montré aussi dur envers l'une comme l'autre des deux traditions qui se méprisaient tant depuis qu'elles ne se combattaient plus ! Rage, désespoir, humour et parfois presque satire alternent pour stigmatiser l'ivresse présomptueuse des croyances, alors "qu'aimer la vérité est la meilleure ascèse" (p.123). Le monde perçu par le mental partageur est inéluctablement soumis au destin et à la mort. Il est éphémère et instable comme cette "maison en grande querelle" qui représente l'homme en proie aux contradictions du désir et de la peur. "L'aveugle guide l'aveugle, tous deux tombent dans un puits" (p.133). Kabir s'autorise à parler parce qu'il est "sans ego" (p.131), "sans souci" (p.127) et que son mental n'est que "le reflet de Ram" (p.85), libre de toute pensée "du bien et du mal" (p.118). Par l'adoration et la récitation du Nom, Kabir conquiert une liberté où "un demi-poème suffit pour saisir l'essence" (p.117). La modeste activité de tous les jours s'élargit aux dimensions de l'univers entier : "Nul n'a compris le secret de ce tisserand : du monde entier, il a fait son cadre..." (p.140). La percée de Kabir s'opère grâce aux deux tranchants de l'Amour et de la Connaissance. "Ayant banni mon moi, je vis en mon Aimé" (p.154). "Quand j'étais, Dieu n'était pas : et maintenant Dieu est, mais moi je ne suis plus" (p.155). Cette réalisation qui anéantit la personne en outre-passant les cadres de la mystique dualiste désem- pare même les dieux : "Hari court après lui en criant : Kabir, ô Kabir" (p.172). La personne de Kabir évanouie, "Il (l'Absolu) est" (p.162) "en chacun" (p.164). "Je suis en tout et tout est en moi. Je suis : nul n'existe hors de Moi... Moi-même, j'ai pris ce nom de Kabir. Moi-même, de Moi-même, j'ai tout manifesté". Pour accéder à cette Royauté, il faut déchiffrer l'énigme (p.125) où l'enseignement devient si proche du ko'an, rappelant le mystérieux log 22 de l'Evangile selon Thomas. Comme Jésus, Kabir "a pleuré pour ce monde" (p.136). Cette souffrance de

l'âme pour l'un (log 28), compassion pour l'autre, n'est nullement contradictoire avec la Parole ultime, surhumaine : "L'Un produit le multiple, et le multiple retourne à l'Un"... "Kabir entre dans la Gnose, où l'Un est sans second... Il n'y a plus rien à dire car j'ai dit tout ce qui pouvait l'être..." (p.171,172). Et ces derniers vers qui m'ont paru si bouleversants : "Passant par le bazar, je les ai tous bénis, et je ne suis pourtant de personne ni l'ami, ni l'ennemi !" (p.173). Plénitude égale solitude !

Je m'associe pleinement à l'hommage rendu à Y. Moatty par E. Gillabert dans sa préface, p.12. La traduction de l'ancien hindî ne pouvait être aisée : et pourtant toute la vigueur, la générosité, les frémissements de vie, les saveurs que seule la poésie sait exprimer, nous sont restitués avec un égal bonheur. Le chapitre "Un exemple de traduction presque impossible" prouve que l'obstacle sémantique ne résiste pas à qui détient les clefs de la Gnose. Dans sa présentation de la vie et de l'oeuvre de Kabir, on sent qu'Y. Moatty est animé de l'esprit de recherche Métanoïa - ce qu'il avait déjà prouvé par plusieurs contributions très riches aux Cahiers - si bien qu'on parcourt "en pays de connaissance" l'appareil abondant et combien savant de notes et commentaires sans se sentir jamais perdu, sans un instant d'ennui. J'ai relevé cependant une tentative assez laborieuse de justifier certains passages de Kabir qui donnent dans le moralisme, vite dépassé heureusement, alors que j'aurais préféré qu'il fût précisé que la Gnose ne peut qu'être amoral, quand elle ne choisit pas l'immoralisme comme moyen d'expression. Kabir, ne l'oublions pas non plus, passait son temps à railler mollahs et pandits, insouciant des bonnes façons... Peut-être n'eut-il pas l'intention de pousser la provocation iconoclaste jusqu'au bout ?

Le livre d'Y. Moatty est d'une lecture trop riche, trop essentielle et je ne prétendrai pas ici avoir à peine entamé cette réflexion et ce travail d'approfondissement que mérite une telle oeuvre. J'invite chacun à en prendre connaissance lui-même : l'Enseignement de Kabir va compter parmi nos références, mais plus encore et surtout, cette Parole brûlante, de pure Gnose peut être une nourriture de notre chair et de notre esprit.

R.O.



Kenneth WHITE, ATLANTICA, poèmes, Grasset, édition bilingue, traduit de l'anglais par Marie-Claude White.

Atlantica... poèmes de la lumière, de l'eau et du vent.

Un voyage méditatif qui va d'une haute retraite des Pyrénées occidentales "montagne : neige et feu-résidence de la solitude et de la lumière" jusqu'au promontoire armoricain "archipel atlantique, le sentiment de quelque chose à recueillir... qui n'avait besoin d'aucun nom/qui avait pour forme les vagues bleues et le roc gris/et qui avait un goût de sel".

Espace élémentaire, au sein duquel chaque mouvement est quête d'un lieu neuf : Atlantica, espace pélagien, un souffle, une ampleur. "Là-bas/pas de cirque/il regardait/il écoutait le lieu/délivré du bruit/et des bavardages/il vénérât le silence/la monotonie/novice du vide "ou encore" debout sur le promontoire/ là où le vent de seconde en seconde/ se convertit en lumière/il se sentait hors de lui-même/pure gnose du monde"

Il s'agit donc, selon les propres termes de K. White, de pénétrer jusqu'à une conscience première où, à une sensation d'immensité s'allient quelques perceptions précises, quelques moments exacts. "Disons, un peu de biocosmopoésie, un peu de pensée chaoticiiste".

Un chaos riche en signes, livrant, à qui sait voir, ses traces et ses passages où le mythe rejoint le réel : sur l'aile de Bran, le corbeau-cormoran, nous frôlons l'aire de Han Shan, poète de la montagne, survolons le sillage des basques à la recherche des fabuleuses baleines, et Bran rejoint Brandan, le héros en quête d'une île. "Ramant, plus loin, toujours plus loin, vers les blancheurs inconnues", nous dépassons Melville, poète des mers interdites, nous laissant emporter avec Kenneth, dans le même accueil frémissant à "la musique du paysage", vers ce "lieu sans nom, comme un sanctuaire d'oiseaux, esprits sauvages dont le savoir rime avec la vie".

M. O.



MUSIQUES TRADITIONNELLES ET VIVANTES

TURQUIE, musique soufie, vol. 1 et 2, (enregistrement réalisé dans les studios de Radio France).

L'histoire du Soufisme a connu plusieurs tournants. Son message fut interprété de manières différentes. La plus connue et la plus influente a été celle de HALLAC-MANSOUR. Au début du deuxième millénaire, ENEL HAK a dit : "Je suis Dieu". RUMI, inspirateur de l'ordre des derviches tourneurs MEVLEVI (ou secte des Mawlavis), commente cette phrase comme suit :

"La goutte d'eau, tant qu'elle reste goutte d'eau, doit dire : je suis une goutte d'eau. Mais quand elle tombe dans l'océan, elle ne peut plus dire qu'elle est goutte d'eau. Elle doit dire : Je suis l'océan..."

RADIO FRANCE nous rappelle un nouvel enregistrement que certains Métanoïas connaissent peut-être, un double album intitulé : "TURQUIE, MUSIQUE SOUFIE". La couverture est sobre : un Turc est assis contre un mur, il me semble reconnaître KONYA où je m'étais rendu tout exprès dans l'espoir de pénétrer, en vain, dans le couvent des derviches tourneurs, après avoir traversé Istanbul et m'être fait invité à Ankara, la capitale, à la veille d'un nouvel affrontement civil. Heureusement, il y a ces deux disques réalisés par ces derviches tourneurs qui subsistent encore aujourd'hui, là où on les attend le moins, notamment au Studio 110 de la Maison de Radio France, Paris... D'éminents érudits tout enturbannés racontent au sujet de leur expérience obligée : "Quand on nous a proposés de faire ce disque, nous n'avons pas hésité. Nous étions contents de chanter encore une fois. C'était dans un studio, mais qu'importe, c'était la musique une fois de plus. Ainsi, notre liturgie (telle cette parole d'unité "la ilahe illallah" - "Il n'y a de Dieu qu'un seul Dieu"¹ - répétitive et lancinante pendant 16'15), pénétra dans les studios et s'installa devant les micros. Nous nous effaçâmes devant la musique, elle seule était présente".

LE MAITRE CHANTAIT PENDANT DES HEURES ...

On écoute, on ferme les yeux, les poèmes des derviches sont superbes. Poèmes chantés : une face (vol.2) comprend, outre un SALAVAT (ou commémoration du Prophète), un petit morceau des derviches, sur un texte de PIR SULTAN ABDAL, poète mystique populaire d'Anatolie (13^e siècle).

Dans son texte de présentation, NEYZIH UKZEL propose cette traduction :

... "Cette 'Gnostique' est un désir
Une chemise sans manche et sans col
Suprême degré pour qui le sait
Tu ne peux pas savoir, je te le dis".

1. A entendre par : "Celui qui se connaît soi-même connaît son Seigneur", "Connais-toi toi-même", ou "Connais ton être", etc. (cf. l'Épître sur l'Unicité Absolue).

Et de confier : "Que peut-il y avoir derrière les sons ? Je ne savais rien... Mais Lui... Il existe, Il est là, derrière moi, Il me guide quand je joue, je suis son esclave. Je ne le connaissais pas. Mais "le Maître" savait, Lui. Il était dirigé et dirigeait aussi, sans commettre d'erreurs. J'imité le "Maître". J'essaie de reproduire Sa musique, de retransmettre, de reconnecter..."

Certes, nous sommes loin de Rûmi qui séjourna un long temps en Anatolie, comme chacun sait. Demeure cet album, autant de morceaux dont l'auteur est parfois connu, mais le plus souvent anonyme. Par contre, on connaît mieux les auteurs du texte. "Ce sont, souligne NEYZIH UZEL, toujours des poètes, chercheurs de "Gnose" (Taçavvuf, en Orient).

Conclusion ? : "La musique, c'est la vie. Le Maître chantait pendant des heures. A quoi sert le temps ?"...

Danse cosmique aux significations précises, a-t-on dansé en corolles ouvertes dans les studios de Radio France ? J'en doute. Mais ce double album rappelle, entre autres choses, que Rûmi avait glissé cette petite phrase quelque part au fil de son oeuvre immense - sans doute la plus importante de toute la mystique musulmane, qu'elle éclaire et qu'elle "relance" : "Si tu coupes un atome, tu y trouveras un soleil et des planètes tournant autour". Cet album est suffisamment pur pour accorder une certaine primauté à l'expérience gnostique toute personnelle. A noter qu'une nouvelle édition a été enregistrée à Paris, en juillet 1982.

Daniel Escoulen



POÉSIES

gommant derrière moi
les cauchemars tirés
des greniers du sommeil

ouvrant devant moi
des jours plus lourds
que montagnes au large

je vivais comme si
seul comptait le geste

entre les sureaux
le soleil donnait
des coups de langue
jusqu'à ce que
les bleus évoluent
vers la nuit

si aiguë était
la présence qu'aussitôt
elle s'évadait

manoune

une pluie de pétales
- mille vagues de joie -
doucement glisse
des doigts de la déesse

sur l'autel de nos coeurs
tombent tombent les fleurs
éparpillées au vent
invisible du vide

nuit où souffle l'Esprit
et scintillent les étoiles
roulant au jeu sans fin
de l'Un avec lui-même

*

une flaque d'eau
simple miroir
où se célèbrent
les noces
du Ciel et de la Terre

un nuage
se repose
au fil d'une herbe folle

vide dans un terrain vague
une boîte de conserve
rouille
en prenant tout son temps

Yves

Tour à tour
clown céleste
ou bouffon merveilleux
jongleur de hautes sphères
ou souffleur de paroles
dont le cristal
révèle
la danse des couleurs
dans l'arôme des sons
... O songeurs de lumière
puissance du regard
de l'enfance-poète
toujours recommencée ...
j'ai franchi
solitaire
funambule audacieux
se riant des vertiges
des espaces trompeurs
aux lignes inversées
jamais perdu
un souffle me guidait
une étoile veillait
me gardant à moi-même ...
et me retrouve
nu
oublieux de l'espace
comme insoucieux du temps
toute peur éventée
rendu aux évidences
léger
radieuse nudité
absolue plénitude

Mireille

RIEN

C'était un soir de vent où il faisait orage
la corniche des cieux paraissait s'alourdir
comme un premier regret au vestige de l'âge
qui témoigne que rien ne peut rien devenir

Le tumulte clouait l'espace au fond du temps
quel était donc ce rêve, j'en ai plus souvenance
c'était un soir d'orage où il faisait du vent
sur les parois murées de chaque différence

Souviens-toi le fracas, la colère, la rage
les éléments furieux qui hurlaient de plaisir
pour mieux masquer la peur et mieux cacher la cage
qui témoignent que rien ne peut rien devenir

Je t'en prie souviens-toi, avant ce vent d'orage
où était donc le soit ? Qui pourrait me le dire ...
car il ne reste plus du coeur de ce carnage
qu'un Rien qui ne pourra jamais Rien devenir.

9.10.87

"cette irrésistible réalité fait du monde un rêve brumeux...

Nisargadatta

tu me parles d'argent
de profit et de gain
Important... il paraît
il paraît donc à qui... ?
tout ce qui disparaît..

Moi, je ne vois que brume

tu me parles d'amour
dans un corps violenté
Important... il paraît
il paraît donc à qui... ?
tout ce qui disparaît..

Moi, je ne vois que brume

Et demain, et plus tard
ultimatum bizarre
de ce venin-passé
Important... il paraît
il paraît donc à qui... ?
tout ce qui disparaît..

MOI, je ne vois que brume...

Régine - 24.11.87

S O N G E S

Que brille le houx, brillent le givre et les brindilles, l'aube altière sans feu ni lieu célèbre le jeûne

"En ce matin d'or pâle et d'eau de pluie, je vous ai vue, ma soeur, votre visage où se confondre, et la lumière qui se froisse aux plis de votre bure"

*

A ces frontières retirées l'odeur familière d'une écorce déconcerte

L'heure amie des couleurs diffère encore ses marées par les nues où se divisent et dérivent les teintes du pastel

Les idées de passage un instant se déploient, touches de relais au vol sans trêve de l'esprit - et viennent les songes sous une phrase interrompue...

*

Mais !? Face aveugle ! Chemins perdus... "Suis-je là ?!" Pentes étrangères... Ces lames d'eau, la rutilance des pétales

Et dans un écart irréductible au for de l'être, soudain tu as vu : un large ruisseau qui renverse sa course d'un flot plus clair et remonte en tumulte la colline viride, le rêve

(La mort perçue si proche à ta rencontre en cette instance était tramée d'aurore, radieuse)

*

Alors paraît la fleur inverse telle une ordalie, la ténébrescence où s'abîment les neiges - Le jour se coule dans le sang, la nuit se lève en toutes choses éblouies

*

La veille s'ente sur les songes ainsi qu'une échéance ; elle peut se perdre aux confins où le vent délire, où l'esprit s'ignore et vire à la réminiscence

*

Et l'Ailleurs tout investi d'absence, vierge, plus déserté qu'orages exhume pour un temps comme une arme blanche, te défère le serment, se replie

L'exil à perte de siècle éclaire à nu ton corps...

Gaspard

1986